

LA VIE PAR-DESSUS TOUT À TRAVERS DEUX FAITS PEU ORDINAIRES



Le 21 juillet 1944 le capitaine **Adrien Conus** « *Volume* » (*ci-contre*), membre de la mission « Eucalyptus (*voir digest* « *Les batailles du Vercors* ») se porte volontaire pour aller informer le P.C des F.F.I de l'Isère, de la situation du Vercors. Accompagné du lieutenant **Jail**, officier de liaison de l'Oisans, ils réussissent pendant 2 jours à éviter les patrouilles allemandes. Le 23, ils sont, néanmoins, arrêtés près de Château-Bernard. Transférés à la police allemande, celle-ci les brutalise fortement et découvre sur eux une importante somme d'argent mais pas le code secret de la radio. Emmenés dans une cour de ferme, ils y retrouvent d'autres prisonniers et sont, pendant 6 heures, frappés à coups de pied, de talon, de poing ou de canne. S'acharnant plus particulièrement sur **Conus**, qui est considéré comme « le chef », ils lui déboitent les épaules et menacent de le rendre aveugle.

Le soir venu, tous sont emmenés vers une ancienne cimenterie, le long d'un ravin jouxtant un torrent. Deux par deux, les prisonniers sont agenouillés au bord du ravin et fusillés. Ne restent plus qu'un jeune de 17 ans et **Conus**. Ce dernier se jette alors sur le sous-officier commandant le peloton d'exécution, le prend comme bouclier et, sous le feu des mitraillettes, se jette dans le vide où un arbre amortit sa chute. Poursuivi par les allemands qui n'arrêtent pas de tirer, il arrive à atteindre des buissons et se glisse dans un trou parmi les ronciers. Se recouvrant de feuilles, de terre et de boue, il réussit, contre toute attente, à se rendre invisible aux yeux de ses poursuivants. Quelques temps plus tard, passant discrètement entre deux sentinelles, il parvient à s'échapper. Le 24 au soir, il fait enfin son rapport au commandant **Le Ray**, responsable des F.F.I de l'Isère. Sa mission exécutée, il adresse à Londres ce laconique message : « *Arrêté – Torturé – Fusillé – Bonne santé* » !

Adrien Conus a été fait Compagnon de la Libération.



Le 22 juillet 1944, au moment de l'arrivée des Allemands, **Robert Malsang**, sa mère et ses sœurs fuient leur ferme du hameau de Pelaillon près de la Chapelle en Vercors et se réfugient dans les bois. Pressé par la faim et la soif, **Robert** décide d'aller au ravitaillement. Sitôt arrivé chez lui, des allemands, complètement ivres, se saisissent de lui. Laissons la suite du récit à sa nièce, **Renée Morel**, fillette de 9 ans qui a vécu ces instants et les a transcrit, en avril 1947, à l'occasion d'un travail scolaire de mémoire. « *L'Allemand arrête mon tonton Robert et lui fait charrier des fagots dans le cuisine¹. Il veut le forcer à mettre le feu, mais mon oncle refuse. Pan ! Un coup de revolver ; mon tonton tombe. L'Allemand va allumer les fagots ; en*

sortant, il voit Robert qui essaye de se mettre péniblement debout ; d'un grand coup de pied, il le jette dans le feu ; pour qu'il ne puisse plus se relever, il le crible de sept coups de feu ... L'Allemand part. Mon pépé qui gardait les vaches, vient ressortir du feu mon oncle Robert qui était presque mort ; une des balles était rentrée par la bouche et était ressortie au cou. Je me rappellerai toujours cette journée terrible ! » Revenues sur les lieux, la mère et les sœurs de **Robert**, constatant qu'il respire toujours, vont doucement le transporter dans une grange et lui faire un pansement de fortune si serré qu'il arrête l'hémorragie. Le lendemain matin, on part quérir **Michel Blanc**, le docteur qui, heureusement, n'a pas quitté le pays. Il constate non pas 8 impacts de balle mais ... 14 ! Par chance, aucune des blessures n'est mortelle, l'intestin n'est pas perforé et aucun membre n'est brisé. Soigné, sur place avec les pauvres moyens pharmaceutiques dont dispose le docteur, **Robert** va, pratiquement guérir, seul. Ce qui fera écrire à une camarade de classe de sa nièce, **Raymonde Istres** « *L'oncle de Renée, malgré toutes ses blessures, est toujours en vie et se porte très bien.* »

Ces deux focus ont été tirés de « Vercors, citadelle de liberté » (Paul Dreyfus – Ed. De Borée - 2014) et, en plus, pour le second, de « *Enfantines n°123* » Ed. Ecole Moderne Française – 1947. L'image reprenant l'illustration du récit de **Renée Morel** a probablement été dessinée par elle.